



**Wi(e)derschreiben:
réécriture et études postcoloniales**

Semester: SoSe 2025

Zielgruppe: Studierende des Lehramts Französisch, B.A.
Internationale Sprach- und Kulturvermittlung sowie B.A.
Kultur und Wirtschaft/Französisch

Kirsten Behr
Institut für Romanistik
Literaturwissenschaft Französisch

Universität Kassel
Kurt-Wolters-Str. 5
D- 34125 Kassel

kbehr@uni-kassel.de
+49 561 804 3356

Wi(e)derschreiben: Albert Camus' *L'Étranger* (1942) neu erzählt

Literaturwissenschaft kreativ? In diesem Projekt intervenierten Studierende mit einer eigenen Geschichte in ein Schlüsselwerk der Weltliteratur. Der gestalterische Umgang mit Gegenständen, Begriffen und Werkzeugen der Literatur(wissenschaften) schulte den kritischen Blick darauf, wie wir erzählen, erkundete die Macht von Sprache und übte den Perspektivwechsel.

Viel zu oft verfallen wir in der universitären Lehre auch in den Literaturwissenschaften in das bloße Herunterbeten von Begriffen, die Studierende mehr oder weniger überzeugend wiedergeben (kennen), im Zusammenhang darstellen (verstehen) und im besten Fall an einem konkreten Textbeispiel durchspielen (anwenden) können, deren Nutzen ihnen aber ein Rätsel bleibt. Kreative Schreibübungen luden in diesem Seminar deshalb nicht nur dazu ein, mehr Freude an den Literaturwissenschaften zu entwickeln, sondern halfen auch, ein vertieftes Verständnis für die Inhalte zu entwickeln, die auf dem Seminarprogramm standen.

Eine eigene *Réécriture* zu verfassen - soll heißen eine Szene eines literarischen Textes aus einer anderen Perspektive neu zu erzählen - ist per se eine nicht nur gestalterische, sondern auch analytische Tätigkeit, die zur kritischen Auseinandersetzung mit einem Text anregt: Figuren müssen charakterisiert, Erzählperspektiven beschrieben und Leerstellen identifiziert werden, bevor letztere ebenso subversiv wie konfrontativ gefüllt werden können. In der Auseinandersetzung mit Albert Camus' *L'Étranger* (1942) haben die Studierenden auf diese Weise eigenständig ganz unterschiedliche kritische Relektüren vorgenommen: Im Altenheim stand plötzlich Meursaults ‚weiche Seite‘ zur Debatte, im Rhythmus der Schläge eines gewalttätigen Nachbarn ging es um Täter-Opfer-Beziehungen, das Gefängnis wurde zu Werkzeug und Symbol des Kolonialsystems.

Au prison

Puis il y a eu cet homme, arrivé un jour dans notre cellule d'oubliés de justice. C'était un Français. Mutique dès son arrivée, on n'en savait pas grand-chose, sinon qu'il avait reçu la lettre d'une blanche qui n'était pas sa femme, d'après ce qui se disait. Les autres lui ont posé la question rituelle, à savoir la raison de son emprisonnement. Je dois avouer que cela était toujours drôle de voir un roumi arriver. Il ne m'intéressa cependant guère plus que les autres, jusqu'à sa réponse.

Il raconta alors son crime de sang contre un « Arabe ». Drôle de qualificatif pour la victime d'un meurtre. Il devait au moins le connaître un peu pour lui avoir ôté la vie, non ? On a tous un nom, une identité : lui c'était apparemment Meursault, moi Adid, et les autres Zawi, Sliman, Massyl et Deren. Les cinq d'entre nous observèrent un silence. Cette histoire moins banale le rendit d'un coup plus sérieux et une atmosphère grave tomba sur notre cellule. Massyl et Sliman lui montrèrent comment il devait arranger sa natte. De mon côté, j'hésitais à être serviable avec un pied-noir ayant tué un de mes frères, bien que je n'en connusse pas encore le motif. On l'a séparé de nous, et il fut conduit en cellule individuelle, proche de la nôtre. Parce que c'était un Français bénéficiant d'un énième privilège, ou parce que c'était un dangereux meurtrier, peu m'importait.

On entendit quelques jours plus tard un gardien lui annoncer la visite d'une certaine Marie. Sûrement la Française du courrier, mais je ne pus en entendre plus. Lui au moins avait quelqu'un s'inquiétant pour sa situation. De mon côté ce n'était pas mon premier séjour ici, ni probablement le dernier. [...]

Ce qui devint très vite intéressant, c'était que Meursault délirait à voix haute. Etant proche de sa cellule, je ne pouvais m'empêcher d'écouter ce qui constitua pour les mois suivants ma principale occupation. J'attendais des ruminations sur l'affaire le concernant, mais ce que j'entendis au début n'étaient que ses épanchements sur son désir de liberté, de plage. Lui repensait aux loisirs. Quelle ironie. Mais après tout, quoi de surprenant puisque lui au moins avait pu profiter de cette terre un peu, par rapport à moi qui me suis toujours senti si étranger partout dans Alger.

Puis vint un temps où il sembla s'accoutumer à sa place ici, attendant son procès comme on attend le temps des récoltes. Il n'avait pas l'air de ressentir la moindre once de culpabilité, et c'était pour moi le plus terrifiant pour ce monde. Un monde « sans signification », comme il aimait apparemment le décrire. Cette histoire semblait pour lui absurde comme la vie qu'il menait, et je pressentais qu'on le retenait ici pour autre chose que l'assassinat d'un « Arabe ». Cette sorte de nonchalance et d'incurie commençait à me faire enrager. Moi qui devais faire attention dès que j'étais en présence de Français à la fabrique, qui ne m'approchais jamais trop près des roumies afin d'éviter de me retrouver là où je suis présentement, et tant d'autres précautions et humiliations quotidiennes.

Mon grand-père et mon père m'ont raconté comment ils ont vécu, sinon survécu, à l'invasion de ce Bugeaud, cette brute sans nom d'une nation se réclamant d'une « mission civilisatrice ». Mon père me décrit un jour comment son frère fut sommairement abattu pour avoir défendu son droit à la propriété de son champ, ou comment lui-même fut emprisonné un mois pour s'être trouvé sur la scène du meurtre d'une jeune Française, débarquant au mauvais moment mais possédant (tiens donc !) la bonne couleur de peau pour l'enquête.

Ainsi donc, je me suis longtemps senti étranger dans sur ma terre, sur nos terres, comme lui semblait étranger à la gravité de ses actes. A la place de regrets ou d'une simple remise en question, je l'écouter disserter ensuite sur son désir d'une femme. Ça, c'était absurde, totalement, indéniablement. Mais bon, comme son but était ici de « tuer le temps » ... J'avais remarqué qu'il s'était lié d'amitié avec le gardien, va savoir pourquoi ça n'aurait jamais pu m'arriver. Je les entendis quelques temps plus tard bavarder après la ronde du soir. Meursault évoqua l'injustice de sa présence prolongée ici. Le gardien dû lui faire comprendre que la prison servait à priver de sa liberté un criminel et à punir, comme on explique à un enfant que la nuit vient après le jour. Cet homme qu'il avait tué, un homme d'ici, ne représentait donc rien pour lui. J'en étais abasourdi, mais pourquoi aurais dû-je l'être ? Après tout, rien de nouveau à l'Ouest : quel sens aurait un meurtre, même contre un autre Français, pour un colon comme lui, dans un monde où ma propre vie est jugée insignifiante depuis des décennies de colonisation ?

Je me dis alors que cet assassinat d'un « Arabe » n'était qu'un de plus dans cette machine coloniale bien installée. Pas de prénom, pas d'identité et une enquête bâclée, voilà la justice pour les citoyens de seconde zone que nous sommes à leurs yeux.

La seule chose qui me rassurait, pensais-je, c'est que la folie de Meursault embrassant l'absurde ne l'avait pas conduit à un crime racial, mais à un crime tout court, du moins je l'espérais. Ma certitude penchait pourtant pour l'opposé : pour Meursault la vie n'a pas de sens, et qu'il ait tué ou non importait peu, mais cela importait probablement encore moins voire pas du tout si c'était un autochtone. Je me disais que sa pulsion raciste devait avoir appuyé sur la gâchette. Mais alors, si la vie est absurde comme il le prétend, si elle n'a aucun sens, comment expliquer que pour lui, et des milliers d'autres colons, une vie blanche vaille plus qu'une vie indigène ? Finalement, ce que ce Meursault appelle absurde, n'est-ce pas la violence coloniale que nous Algériens subissons au quotidien ? Mais le gardien claqua la porte du couloir et je sortis de ma torpeur philosophe.

À toi ma chère et tendre amie,

Je t'écris cette lettre pour te dire au revoir. J'espère que tu te reposes enfin là où tu es, que toutes tes angoisses et tes peurs te sont enlevés. Nous t'avons enterré de façon religieuse comme tu nous l'avais demandé.

Tu es partie bien trop vite mon amie, bien que nous sommes vieux tu aurais pu encore tenir un peu, de manière à ne pas laisser de vide aussi grand. Comme tu disais si souvent à ton arrivée : « Si nous sommes dans cet établissement sans proche à proximité c'est que nous nous devons nous contenter de notre propre compagnie. » Te tenir compagnie seule, c'est bien quelques choses que tu savais si bien faire. Cependant j'étais ravi de voir que tu as tout de même fait l'effort de vouloir apprendre à me connaître et quelques autres pensionnaires. Tu avais l'art de nous observer avec tes si beaux yeux. Derrière ton mur de silence et de larmes, il y avait un grand cœur qui savait briller de mille-feux une fois illuminée. Je suis ravie d'avoir pu partager ses trois dernières à tes côtés.

Je me souviendrai durant ses derniers jours qui me restent de nos jeux, de nos séances tricots et de nos petites promenades quotidiennes. Ton rire communicatif ne raisonnera plus à travers ses murs, nos prières pour ne pas souffrir lorsque nous partirions. N'est-ce pas drôle qu'elles aient fonctionné, tu es partie si tranquillement, si paisiblement. On aurait pu lire même un signe de soulagement sur ton visage. J'espère que tu as enfin trouvé le calme dans ton cœur, tu sais celui que tu cherchais depuis si longtemps. Et ne t'inquiète pas, je te raconterai tous les ragots sur les autres quand je te reverrai. On s'assoira autour d'une table dans le jardin d'Eden et nous boirons un thé, nous rirons comme aux bons vieux temps aux anecdotes que je te ramènerai tout droit de cette Terre. En attendant, j'espère de tout cœur que tu as pu retrouver ta famille, que tu as pu les serrer très fort dans tes bras sans te soucier qu'un jour le temps te les enlèvera.

Ton fils est venu te voir. Lui qui était la source même de tes inquiétudes et ton bonheur, est venu veiller sur toi une dernière fois et te dire au revoir. Il était là présent dans cette Morgue que nous nous connaissons que trop bien, tu sais celle dans laquelle nous allions pour voir les autres pleurer et que nous nous retenions de rire en nous rappelant de leurs anecdotes sur leur famille et comment ils en haïssaient certains, comment nous pouvions dire d'avance ceux qui était là pour l'héritage et ceux qui était là par amour. Nos larmes qui ont sans cesse couler que ce soit de tristesse ou de joie.

Ton garçon lui n'a pas pleuré, il est resté de marbres. Je comprends pourquoi il te rongeaient d'inquiétude. Ton seul enfant ne ressent pas la moindre douleur ou ne sait comment l'exprimer. Quelle société franchement ! Nous femmes pouvons pleurer et eux hommes doivent rester de marbres. Quel est le mal dans le fait de pleurer sa mère ? Je ne comprendrais jamais !

Mais ton fils comparait aux autres, n'arrivait même pas dans son regard à savoir quelle émotion ressentir. On aurait dit que l'incompréhension des événements l'avait perdu dans ses pensées et interdit de laisser paraître toute assimilation de ce qui se passait. Alors ne t'inquiète pas, j'ai pleuré pour lui, j'ai pleuré longtemps, malgré qu'à mes yeux se ne soient assez. La perte d'une mère, d'un pilier est extrêmement douleur, alors j'aurais bien voulu crier, libérer cette douleur coincer en lui. J'aurais aimé pouvoir le prendre dans mes bras et lui prendre

toute sa douleur, mais il semblait comme lorsque tu es arrivé si distant et imperturbable. De plus, il est reparti aussi vite qu'il est arrivé et tu n'aurais pas apprécié le fait que je le perturbe, n'est-ce pas ?

Comme tu le sais si bien mon amie, nous faisons tous notre deuil à notre rythme alors ne t'inquiète pas. Je suis sûre que ton même pense à toi et sais à quel point tu l'aimes.

Prends soins de toi mon ami ! J'arrive vite...

A très bientôt,

Ta camarade

PS. : Ne te moque pas de nos tenus de là-haut, tu sais très bien que nous n'avons eu le choix que de les porter. C'est hideux tablier ! Si seulement ils nous laissaient choisir ou acheter nos tenus de deuil.

À l'ombre de l'indifférence

Marie se tenait à la fenêtre et regardait en bas dans la cour intérieure opaque. La matinée avait commencé avec tant de légèreté, et pourtant elle sentait maintenant une lourdeur s'installer lentement sur ses épaules. Elle ajusta les manches trop longues du pyjama de Meursault et se demanda pourquoi son cœur n'arrivait pas à décider s'il voulait rire ou pleurer. Meursault venait de lui dire que le vieux Salamano avait encore insulté son chien. Ces deux-là formaient un drôle de couple - brisé, et pourtant ils ne pouvaient apparemment pas se passer l'un de l'autre. C'était peut-être une sorte d'amour, pensa Marie, qui ne put s'empêcher de rire un instant. Mais ce rire résonnait en elle de manière étrangement vide. « Est-ce que tu m'aimes ? », lui avait-elle demandé, et il avait répondu que cela ne voulait rien dire, mais qu'il pensait plutôt que non. Alors qu'elle réfléchissait encore à ses mots, il l'avait embrassée, simplement, comme si un baiser pouvait remplacer tous les mots manquants.

Puis le bruit avait soudainement commencé. Les cris provenant de l'appartement de Raymond ont figé Marie. La voix de la femme était stridente, impuissante, et Marie sentit instantanément un frisson lui parcourir l'échine. « C'est horrible ! » avait-elle dit à Meursault. Mais il s'était contenté de garder le silence et de rester immobile, comme si les cris de détresse de la femme ne le concernaient pas. « Va donc chercher un policier ! », l'avait-elle finalement supplié, mais sa réponse avait été un étrange et sec « Je n'aime pas les policiers ». Ces mots laissèrent Marie désespérée et ébranlée. Elle ne comprenait pas Meursault. N'avait-il aucune compassion ? Était-il donc indifférent à tout ? Elle se rendait compte à quel point elle le connaissait peu, et pourtant elle était toujours attirée par lui, comme si elle cherchait en lui un secret qu'elle seule pouvait dévoiler. Et tandis que Raymond se faisait finalement remettre à sa place par le policier, Marie observait la femme qui pleurait, appuyée contre le mur, et répétait sans cesse que Raymond l'avait frappée. « C'est un proxénète ! », avait crié la femme, et le cœur de Marie s'était serré. Que deviendrait-elle ? Marie se promit de poser la question plus tard, mais elle savait secrètement qu'elle aussi oublierait bientôt cette affaire, supplantée par son propre désir de laisser derrière elle la lourdeur de ce matin-là. Plus tard, lorsqu'elle s'est assise à table avec Meursault, elle n'a rien pu manger. Elle n'avait plus d'appétit, remplacé par un vague et lancinant sentiment de déception. Elle le regarda vider tranquillement son assiette, si indifférent à tout ce qui se passait autour de lui, comme si le monde et ses douleurs ne le concernaient pas.

Par la suite, Marie a souvent ruminé sur Meursault. Jusqu'à ce qu'il témoigne, elle se demandait pourquoi elle était toujours avec lui. Était-ce l'amour qui la retenait ou simplement la peur d'être seule ? Elle essayait de trouver des réponses sur son visage, tout en l'observant en secret. Mais il restait une énigme pour elle, enfermé derrière son masque calme et impassible. Marie repensait également très souvent à cette femme, se demandant si elle reviendrait vers Raymond ou si elle avait trouvé la force de le quitter. Mais ses pensées restaient sans réponse et elle comprit lentement que dans l'indifférence de Meursault envers tout et tous, elle finirait par disparaître elle aussi.